



Julien Bertrand

La fabrique des footballeurs



LA DISPUTE
CorpsSantéSociété

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	7
CHAPITRE PREMIER	
L'ÉMERGENCE D'UN NOUVEAU MODE DE FORMATION . . .	15
Naissance d'une formation institutionnalisée	15
Enquête dans un club professionnel	19
CHAPITRE II	
LES CONDITIONS SOCIALES DE LA VOCATION	25
Un investissement des classes populaires?	25
Le football, une affaire de famille?	29
Des raisons scolaires d'entrer en formation?	34
CHAPITRE III	
DU JEU D'ENFANCE À L'ENTRÉE EN FORMATION	39
Les premiers pas dans le football	40
Devenir un joueur « doué »	43
Recrutement et rite d'institution	50
CHAPITRE IV	
ENTRER ET VIVRE DANS UNE « BULLE »	59
Les conditions spatio-temporelles de l'engagement	60
La vie au rythme des échéances sportives	65
L'immersion dans un entre-soi de « passionnés »	69

La fabrique des footballeurs

CHAPITRE V	
APPRENDRE LES GESTES DU MÉTIER	75
La production rationalisée des savoir-faire	76
Travail, effort, discipline... et plaisir	81
Discipline collective, « culture de la gagne » et sens de l'honneur	85
CHAPITRE VI	
CORPS SPORTIF ET CORPS DE CLASSE	93
Normes athlétiques et usage instrumental du corps	95
Le corps aux prises avec l'urgence sportive	101
La construction d'un souci paradoxal du corps	107
CHAPITRE VII	
PASSER À CÔTÉ DE SA JEUNESSE ?	
LES SACRIFICES DE LA VOCATION	115
L'école à l'épreuve de l'engagement footballistique	116
La famille dans l'aventure de l'ascension sportive	125
La vocation à l'âge de la jeunesse	132
CHAPITRE VIII	
UNE FORMATION INCERTAINE	139
« Rien n'est gagné »	140
Quand la vocation entre en crise	145
« Ils n'ont plus l'amour du maillot »	150
CONCLUSION	157

CHAPITRE II

LES CONDITIONS SOCIALES DE LA VOCATION

Si puissante que puisse être l'instance de socialisation sportive, son fonctionnement repose d'abord sur le recrutement d'individus qui ont déjà constitué des aspirations et des dispositions convergentes avec son programme d'éducation. Aussi, avant de suivre les pas des apprentis au sein de la formation proprement dite et d'analyser le travail de socialisation professionnelle spécifique, convient-il de retracer les cheminements qui y conduisent. Or, ces parcours prennent place dans des conditions sociales qui en favorisent l'émergence. C'est ce que montre l'analyse des propriétés sociales, sportives et scolaires des jeunes recrues.

UN INVESTISSEMENT DES CLASSES POPULAIRES ?

Comme nous l'avons déjà noté, l'accès au football professionnel est, dans les perceptions communes, très fortement associé à un modèle d'ascension sociale de jeunes membres des classes populaires, voire des fractions les plus déshéritées de celles-ci. Les données existantes confirment, en partie, la relation privilégiée entre cette corporation et cette partie de l'espace social,

La fabrique des footballeurs

relation qui en fait un espace social rare où l'excellence est d'abord une affaire de classes populaires. Selon plusieurs enquêtes réalisées dans les années 1980 et 1990¹, les enfants d'ouvriers et d'employés représentaient plus de la moitié des footballeurs professionnels (c'est-à-dire une place équivalente au poids de ces catégories dans la population active²). La plus grande distance de ces groupes avec les titres scolaires et la place qu'ils accordent à une virilité fondée sur la force physique sont susceptibles de faire du football un espace d'investissement de dispositions sociales dévaluées ailleurs. Cette première place des catégories populaires est d'autant plus significative que l'excellence sportive dans son ensemble est davantage l'apanage de familles fortement dotées en ressources culturelles et économiques³.

Le cas du football est révélateur des fortes variations qui affectent le recrutement social des élites sportives. Il diffère fortement selon les disciplines, voire selon les spécialités, comme dans le cas de l'athlétisme⁴. Ce recrutement place le football parmi d'autres pratiques ancrées dans les catégories populaires et souvent anciennement professionnalisées (comme le cyclisme ou la boxe) et dont la composition tranche très clairement avec les activités plébiscitées par les classes supérieures (escrime, voile, tennis, etc.). D'autres variations permettent d'ailleurs de se garder de la tentation d'essentialiser cette mise en relation entre des groupes sociaux et des formes d'excellences sportives. Ainsi, l'élite d'un sport diffère parfois sensiblement d'un pays à l'autre (dans le football notamment) et sa composition peut connaître des fluctuations historiques très notables. À l'échelle du football français contemporain, les enquêtes témoignent d'ailleurs d'une évolution au cours des années 1980 et 1990, son recrutement s'étant davantage ouvert aux catégories des enfants de chefs d'entreprise, des professions libérales et des cadres supérieurs

1. Jean-Michel Faure et Charles Suaud, *Le Football professionnel à la française*, *op. cit.*, p. 208-220 ; Alfred Wahl et Pierre Lanfranchi, *Les Footballeurs professionnels...*, *op. cit.*, p. 239.

2. Pour rappel, les ouvriers et employés représentaient environ 57 % de la population active en 1990.

3. Sébastien Fleuriet, *Le Sport de haut niveau en France*, PUG, Grenoble, 2004. C'est également ce qu'indiquent plusieurs enquêtes étrangères, notamment dans le cas du sport britannique (Mickaël F. Collins et James R. Buller, « Social exclusion from high performance sport », *Journal of Sports and Social Issues*, vol. 27, n° 4, 2003, p. 420-442).

4. Lucie Forté, *Devenir sportif de haut niveau : approche sociologique de la formation et de l'expression de l'excellence athlétique*, thèse de doctorat en STAPS, université Paul-Sabatier, Toulouse, 2008.

(18,3 % des joueurs en 1996⁵). La population d'apprentis footballeurs du FC révèle une même structure : les classes populaires y sont majoritaires (plus de la moitié a un père employé ou ouvrier) sans y être hégémoniques. Les enfants des cadres et professions intellectuelles supérieures sont, contrairement à la représentation dominante, loin d'être exclus de cet engagement (presque un cinquième des 47 cas analysés). La structure de cette population est donc très proche de celle que révélait une enquête statistique menée sur les centres de formation à l'échelle nationale au cours des années 1990⁶.

Deux hypothèses complémentaires peuvent être établies pour rendre compte de cet élargissement du recrutement social, l'une en rapport avec l'évolution de l'organisation du football, l'autre en lien avec les évolutions de la structure sociale. Tout d'abord, on peut supposer que la transformation des conditions d'accès au métier, son institutionnalisation à travers les centres de formation et de préformation rendent l'entrée dans cette voie plus attractive pour des groupes sociaux plus riches en capitaux. Le passage d'un apprentissage sur le tas à un enseignement davantage pédagogisé, la prise en compte réglementée de la scolarisation, l'encadrement médical de la pratique sont autant de transformations susceptibles de rendre cet apprentissage plus compatible avec les attentes éducatives des familles des classes moyennes et supérieures. Pour l'autre versant du phénomène, il faut noter que l'évolution des classes populaires, principales victimes de la montée de la vulnérabilité de masse⁷, risque d'éloigner de ces institutions les parties les plus fragilisées de la population, celles ne disposant pas des supports nécessaires à l'accomplissement d'un engagement à long terme. D'ailleurs, les aspirants footballeurs rencontrés sont rarement issus des franges les plus touchées par la précarité professionnelle et économique⁸.

5. Jean-Michel Faure et Charles Suaud, *Le Football professionnel à la française*, op. cit.

6. Hassen Slimani, *La Professionnalisation du football professionnel*, thèse de doctorat de sociologie, université de Nantes, 2000.

7. Robert Castel, *Les Métamorphoses de la question sociale: une chronique du salariat*, Gallimard, Paris, 1999.

8. Comme dans le cas des boxeurs qui ne « se recrutent généralement pas parmi les fractions les plus déshéritées du sous-prolétariat noir du ghetto mais plutôt au sein des franges de la classe ouvrière qui sont à la lisière de l'intégration socio-économique stable » (Loïc Wacquant, « Corps et âme », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 89, 1989, p. 43). Une étude anglaise sur le sport de haut niveau révèle également la sous-représentation des familles monoparentales parmi les

La fabrique des footballeurs

Les cas de pères confrontés durablement au chômage sont rares (2 cas sur 33), tout comme ceux de joueurs ayant grandi dans une famille monoparentale. L'instabilité des conditions matérielles a toutes les chances de rendre difficile la constitution de dispositions à l'effort régulier exigées par ce type de formation sportive. La précarité économique rend, en effet, plus difficiles les projections réalistes dans l'avenir et l'engagement dans la persévérance et l'effort à long terme⁹. La précarité et la dérégulation temporelle favorisent une temporalité où domine l'urgence du temps présent, du coup par coup et de l'inéluctabilité, c'est-à-dire un rapport au temps peu conforme avec les exigences de la formation sportive de haut niveau¹⁰.

La quête de cas exemplaires d'ascension par le football peut d'ailleurs mener aux excès de vitesse interprétatifs qui nourrissent souvent les portraits dressés dans la presse. Dimitri, par exemple, a toutes les apparences du joueur issu des quartiers de relégation prêt à être édifié en modèle d'extraction populaire. Pensionnaire du centre au moment de l'enquête, avant de devenir « pro » en Angleterre, il a grandi dans un quartier dit « sensible » d'une grande agglomération, à l'intérieur d'une famille nombreuse dont les parents, tous deux ouvriers, ont émigré d'Afrique subsaharienne. Pourtant, sa réussite sportive est loin de se réduire à ce portrait trop vite tracé et parfaitement taillé. En réalité, son parcours ne peut se comprendre que lorsqu'il est resitué dans une trajectoire familiale marquée par le déclassement social lié à l'émigration. Ses parents ont des origines sociales relativement élevées (son grand-père paternel était officier) et son père a fait des études supérieures dans son pays d'origine. La famille n'est pas non plus dénuée de capital sportif, les deux parents ayant joué au basket à un haut niveau (le père a participé aux jeux Olympiques). Si le capital parental a subi une très forte dévalorisation à leur arrivée en France, le style de vie familial et l'héritage incorporé ont permis que plusieurs de leurs enfants s'engagent dans des formations sportives de haut niveau (Dimitri a une sœur inscrite en sport-études, option basket, et son petit frère vient d'entrer en préformation au FC). L'analyse plus détaillée nuance donc sensiblement l'image première d'un

champions (Tess Kay, « Sporting excellence: a family affair? », *European Physical Education Review*, vol. 6, n° 2, 2000, p. 151-169).

9. Bernard Lahire, *Tableaux de familles*, Gallimard-Le Seuil, Paris, 1995, p. 22 et 23.

10. Matthias Millet et Daniel Thin, « Le temps des familles populaires à l'épreuve de la précarité », *Lien social et politiques*, n° 54, autonome 2005, p. 153-162.

destin exceptionnel qui, en passant sous silence les conditions sociales qui le rendent possible, réduirait ce parcours à une affaire individuelle faite de talent et de courage. Son cas doit également être relié au fait que le recrutement des centres de formation apparaît comme très nationalement ancré. Tous les enquêtés au FC résidaient en France avant leur intégration à la formation, aucun n'a donc émigré afin de tenter sa chance dans le football¹¹. Enfin, le cas de Dimitri est également révélateur de la place que joue la pratique sportive parentale dans la genèse de ces parcours.

LE FOOTBALL, UNE AFFAIRE DE FAMILLE ?

Dans de nombreuses pratiques d'excellence où l'accomplissement d'une carrière repose sur une virtuosité acquise précocement, la famille joue, du fait de sa propre familiarité avec l'univers concerné, un rôle central dans l'initiation. Cela a été observé dans de nombreuses disciplines sportives (chez les cyclistes¹² et les athlètes, par exemple), dans le domaine musical, chez les violonistes solistes et les clarinettes, entre autres exemples¹³.

Les footballeurs du centre n'échappent pas à cette régularité puisque l'orientation vers le sport est très souvent guidée par un père lui-même « amoureux » du ballon. La grande majorité d'entre eux ont grandi dans une famille dans laquelle le goût pour ce jeu a garanti une prompte imprégnation à sa culture. Deux tiers des joueurs ont un père qui a joué dans un club, et ce taux atteint les trois quarts si l'on prend en compte les joueurs occasionnels. L'engagement de ces pères dans le jeu n'avait d'ailleurs souvent rien d'anecdotique : un tiers ont pratiqué dans des championnats nationaux (deux ont même pratiqué le football comme activité professionnelle) et près d'un quart ont occupé des fonctions d'encadrement (entraîneurs, accompagnateurs, présidents de club). L'appétence de ces pères pour le spectacle

11. Selon la FFF, les étrangers sont très minoritaires dans la population des apprentis (environ 5 %) et la moitié de ceux-ci est issue de familles vivant en France (*Foot mag, le magazine de la FFF*, n° 6, février 2009, p. 33-35).

12. Nicolas Lefèvre, « Construction sociale du don et de la vocation de cycliste », *Sociétés contemporaines*, n° 80, 2010, p. 47-72.

13. Hyacinthe Ravet, « Devenir clarinettes : carrières féminines en milieu masculin », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 168, 2007, p. 51-67 ; Izabela Wagner, « La formation des violonistes virtuoses : les réseaux de soutien », *Sociétés contemporaines*, n° 56, 2004, p. 133-163.

La fabrique des footballeurs

footballistique, le suivi des matchs auxquels ont rapidement été associés leurs fils sont d'autres indices de cette place du football dans le style de vie familial. De la même manière, la fréquence de la pratique dans la famille, dans la fratrie, parmi les oncles et les cousins indique bien cette centralité sportive dans l'horizon de référence de la plupart des futurs apprentis. C'est ainsi environ 90 % des frères des apprentis qui se sont adonnés à ce sport, et quatre d'entre eux (sur 32) ont même connu une structure de préformation ou formation.

Cette initiation, si elle est diffuse et précoce, est également sexuée. Les sœurs et les mères sont absentes du jeu, aucune mère, et une seule sœur pratique ou a pratiqué ce sport. Ce constat n'est guère surprenant car, d'une part, le football est un sport qui reste très masculin (les licenciés sont des hommes à plus de 90 %) et, d'autre part, l'initiation sportive initiale est un domaine d'intervention dans lequel les pères sont plus présents¹⁴. Les récits que font les footballeurs de leurs premiers pas ne laissent d'ailleurs, bien souvent, que peu de place à leur mère. Ces silences dans les récits ne doivent pas être pris comme le signe d'une absence maternelle mais comme l'indicateur de leur position d'illégitimité dans ce domaine. Leur participation à l'activité footballistique est souvent centrale, mais elle est concentrée sur les tâches organisationnelles (transport, entretien de l'équipement, etc.). Elles occupent une position périphérique par rapport au jeu, et plus le père est investi de manière intensive dans le football, plus les mères sont jugées, comparativement, incompetentes. Leur prise en charge des contraintes matérielles participe pourtant des conditions favorables à l'engagement sportif. Comme le notait Anne Saouter au sujet des mères qui entretiennent l'équipement sportif de leur fils, « même si elle ne va pas le voir jouer, telle est sa contribution minimale à l'activité rugbystique de son fils, le signe aussi de son acquiescement à cette carrière dangereuse »¹⁵. Des gestes, donc, qui contribuent à légitimer la place de l'activité dans la vie familiale. C'est dans ce jeu d'opposition symbolique entre les genres que prend place la transmission de l'intérêt pour ce sport collectif. Si l'enfant se trouve en présence de rapports très différenciés au football au sein de sa famille, toute la force de l'assignation de genre le porte à s'identifier à la

14. Sylvie Octobre, *Les Loisirs culturels des 6-14 ans*, La Documentation française, Paris, 2004, p. 356.

15. Anne Saouter, « La maman et la putain : les hommes, les femmes et le rugby », *Terrain*, n° 25, 1995, p. 18.

«version» masculine de cette réalité¹⁶ et à marquer sa distance avec le pôle féminin de son univers.

Deux tiers des aspirants au football professionnel ont ainsi grandi auprès d'un père ayant eu une pratique footballistique prolongée, à l'intérieur d'une famille qu'ils qualifient souvent eux-mêmes de famille de «footeux». Dans celles-ci, un cas revient avec une récurrence frappante, celui des pères qui ont atteint un haut niveau amateur sans jamais franchir la porte du professionnalisme. Plusieurs ont eu une trajectoire sportive marquée par le désir inassouvi de l'accès au métier causé par une blessure ou la fermeture de ce marché. Le père d'Éric, par exemple, est un ouvrier qualifié resté à l'écart du sommet de la hiérarchie sportive et n'a pu progresser au-delà de la troisième division nationale, ce qui aurait signifié son insertion dans la pratique professionnelle. Or les propos de son fils montrent combien cette trajectoire a modelé les attentes de son père :

«Mon père, il était dedans. Lui, il m'a dit: "T'as plus de chance que moi", parce que déjà, lui, au niveau technique, il a commencé plus tard, donc techniquement, il était moyen. Il compensait par son envie, tout ça. Par son agressivité. Il m'a dit, il m'a dit: "Toi, t'as les bases... t'as une chance, saisis-la, quoi"» (Éric, 17 ans).

Ces propos, certes facilités par la réussite footballistique du fils qui donne un sens rétrospectif à cette position sportive, témoignent, malgré cela, de la modalité de pratique de son père. Pour ces pères-là, le fait d'être confrontés aux limites de leur ascension sportive a, à la manière des «empêchés d'école»¹⁷, alimenté l'investissement paternel dans l'initiation sportive.

Chez les jeunes dont le père a été un footballeur investi, l'entrée dans le jeu est marquée par une prise en main paternelle très nette. Ils lui reconnaissent très clairement un rôle de prescripteur qui s'exprime dans des expressions comme «il

16. Bernard Lahire, «Héritages sexués: incorporation des habitudes et des croyances», in Thierry Blöss, *La Dialectique des rapports homme/femme*, PUF, Paris, 2001, p. 16. Sur l'importance de la socialisation genrée durant l'enfance et le rôle qu'y occupe le sport: Martine Court, *Corps de filles, corps de garçons: une construction sociale*, La Dispute, Paris, 2010.

17. Selon l'expression de Michèle Ferrand: «Le goût de l'école: la transmission des "dispositions scolaires" dans les récits biographiques», in Bernadette Bawin-Legros et Jean Kellerhals (sous la direction de), *Relations intergénérationnelles: parenté, transmission, mémoire*, université de Genève et université de Liège, Liège, 1991, p. 175-184.

La fabrique des footballeurs

m'a mis» ou «il m'a emmené» au football et qui révèlent une certaine déposition de la décision. Toutefois, si cette intervention directe du père est davantage perçue comme une incitation que comme une contrainte, c'est qu'elle prend place au sein de pratiques (assistance aux matchs, discussions familiales) qui assurent une socialisation favorable à l'intériorisation d'un goût pour l'activité. De plus, cette incitation avait d'autant plus de chances d'être vécue comme une aspiration individuelle que le père avait parfois encore à ce moment-là une activité sportive. Le père offre alors un modèle d'identification « en action » et cette socialisation par « voir faire » ouvre la voie à une entrée progressive dans le jeu. Lucas, par exemple, fut progressivement initié à l'activité de son premier club par son père, qui y jouait et y entraînait (Lucas a 18 ans, son père, qui occupe une profession intermédiaire, a joué jusqu'à atteindre un championnat national, sa mère est employée). Il anticipa l'entrée dans le jeu par l'entremise de son père qui lui ouvrit l'accès au club vers ses 4 ans :

«J'ai commencé, avec mon village, je faisais des matchs un petit peu le samedi mais sans licence, c'était comme ça. Vu que mon père il était entraîneur, mais de l'équipe une, et il connaissait les éducateurs des petits. Ça fait que j'ai joué depuis tout petit, moi.»

Mais ses débuts prolongeaient en réalité une confrontation régulière et très précoce aux terrains :

«J'ai joué depuis l'âge de 2 ans à mon avis. Sur le terrain, mon père il jouait, depuis que je suis petit il jouait. J'ai grandi sur les terrains de foot. Tous les dimanches, samedi, dimanche, j'étais au foot [...]. Sinon, j'essayais d'aller aux entraînements de mon père. Le mardi et le jeudi soir, mon père, il s'entraînait; vu que j'étais trop petit, je me mettais tout seul dans mon coin et je jouais. Même des fois, l'été, j'essayais de courir avec eux... quand ils font la préparation, c'était dur mais j'y arrivais. J'avais que 7, 8 ans. Des fois, je tenais... au bout de cinq, dix minutes j'étais... j'étais loin derrière!»

Dans les configurations comme celle de Lucas, le jeune garçon s'insère progressivement dans le club en y occupant, sur les traces du père, une position de plus en plus active¹⁸.

18. Pour une description de ce type d'insertion, on peut se reporter au cas de Romain décrit par Nicolas Renahy (*Les Gars du coin: enquête sur une jeunesse rurale*, La Découverte, Paris, 2005, p. 81).

Pourtant, l'entrée « en » football ne suit pas systématiquement ce chemin fait d'imprégnation précoce et de sentiment d'évidence. N'oublions pas que c'est un tiers des jeunes apprentis qui n'a pas de père footballeur. Il existe, en réalité, deux autres principales variantes de l'engagement dans le jeu qui distinguent ces cas de ceux possédant un héritage footballistique conséquent. Pour ces exemples plus improbables de réussite sportive, les invitations amicales à partager une partie de ballon et les premiers jeux dans la cour d'école font généralement office de première introduction au football. Les conditions du renforcement familial de cette initiation varient, cependant, selon les appartenances sociales. Pour les enfants d'ouvriers, d'artisans et de petits commerçants, leur pratique a facilement trouvé sa place et un sens dans l'univers familial. Du fait de sa place dans ces groupes sociaux, ce sport a toutes les chances d'être une orientation pensable et désirable. L'activité du groupe de pairs ne vient donc pas heurter la socialisation familiale, elle apparaît davantage comme complémentaire. D'ailleurs, un certain nombre de pères se convertissent assez aisément à l'activité. Ils suivent alors avec plaisir les rencontres sur les bords du terrain et s'insèrent sans entrave dans un univers dont ils sont souvent proches socialement et culturellement. Ils légitiment de cette manière l'activité du fils malgré leur désintérêt premier.

D'autres cas rencontrés relèvent d'une autre configuration. Issus de familles fortement dotées en capitaux culturels (parents enseignants, médecins, etc.), leur premier goût pour le football s'articule à une grande diversité de pratiques sportives. Pour eux, le football fut d'abord un sport parmi d'autres. Alors qu'en milieu populaire, les jeunes étaient souvent incités à abandonner certaines pratiques sportives (« il faut choisir » était une injonction très récurrente), ceux-ci sont, dans une visée éducative, plutôt encouragés à multiplier les activités. Les pères ont d'ailleurs eux-mêmes souvent expérimenté divers sports, et le football, sans être étranger à l'univers familial (à travers le goût pour le spectacle, par exemple), n'y occupe pas une place de référence sportive incontournable. La pratique du football est ici souvent légitimée par l'association à une gamme élargie de pratiques sportives et culturelles conformes aux aspirations éducatives de la famille et dont le cumul est assez typique des individus riches en ressources culturelles et économiques¹⁹.

19. Philippe Coulangeon et Yannick Lemel, « Les pratiques culturelles et sportives des Français : arbitrage, diversité et cumul », *Économie et statistique*, n° 423, 2009, p. 3-30; Patrick Mignon et Guy Truchot (sous la direction de), *Les Pratiques sportives en France*, INSEP-MJS, Paris, 2002.

DES RAISONS SCOLAIRES D'ENTRER EN FORMATION ?

Parmi les représentations associées aux footballeurs professionnels, celle de leurs supposées incompétences intellectuelles et scolaires est l'une des plus tenaces. Plus ou moins explicitement, l'image de « dernier de la classe » n'ayant que le football comme voie de salut leur est facilement attribuée. Pourtant, l'étude des parcours scolaires des jeunes apprentis conduit à amender très sensiblement cette interprétation et invite à ne pas systématiser la relation entre l'itinéraire scolaire et l'itinéraire sportif.

Les résultats des jeunes du FC à l'école primaire sont, en effet, assez rarement marqués par des difficultés scolaires précoces. En fin de cycle primaire, seulement 3 des apprentis avaient redoublé, soit à peine plus que ceux qui avaient un an d'avance (2). Et 8 joueurs sur 10 ne présentaient aucun retard scolaire au moment de l'entrée dans une filière spécifique comme la préformation. De la même manière, les dossiers scolaires révèlent que seule une très faible minorité de joueurs a eu en classe de sixième une moyenne générale inférieure à dix (seulement 2 sur 30). Au final, seulement 1 sur 5 a connu des difficultés scolaires nettes au moment de l'engagement (redoublement, série d'« avertissements ») et aucun ne connaît de très grandes difficultés (avec deux ans de retard, par exemple). Cette population se distingue donc par la relative faible occurrence des difficultés et des redoublements lorsque l'on sait que, dans la même génération, le redoublement a touché plus d'un élève sur cinq à la fin du CM2. Cette situation est d'autant plus remarquable que les apprentis sont majoritairement d'origine populaire et qu'ils ne bénéficiaient pas, le plus souvent, d'un héritage scolaire important. Même si les enquêtés connaissent mal les diplômes parentaux (ce qui, on peut le supposer, est déjà un indicateur de leur faiblesse), les entretiens révèlent que les trois quarts des parents n'ont pas atteint le niveau du baccalauréat.

Pour plus des trois quarts des cas étudiés, aucune difficulté spécifique ne semble donc faire du football une échappatoire. Avant d'entrer dans la voie sportive, une forte minorité de ces jeunes (6 cas sur 10) a même cumulé performances sportives et bons résultats scolaires. Ceux-là ont obtenu durant l'année de sixième au moins une fois la meilleure mention (« Félicitations ») attribuée par les conseils de classe ou avaient une moyenne générale très supérieure à leur classe (de deux points au moins). Ils cumulaient aussi les annotations très valorisantes (« Excellent élève », « Très bon travail », etc.) et se trouvaient en tête de leur classe. Ils faisaient preuve d'un investissement régulier et d'un

sens de l'effort transversaux, actualisés dans le football comme à l'école. Le recrutement par les institutions de formation est donc loin d'exclure systématiquement les « bons élèves ».

Une partie de l'explication de ce constat réside dans la prise en compte, dans les centres fédéraux comme au club étudié, des performances et des attitudes scolaires dans le recrutement. S'il n'existe pas de règle fixe en la matière, de fortes difficultés scolaires constituent, aux yeux des formateurs du club, un handicap. Des problèmes scolaires sont, pour le club, porteurs de risques et de difficultés (difficulté organisationnelle, risques de dégradation des relations avec les établissements scolaires partenaires et de perte de crédit de la formation aux yeux des parents). Cette prise en compte dans les jugements des comportements scolaires repose également sur le sentiment des recruteurs qu'ils peuvent être un indicateur, comme le milieu familial, du « mental » du jeune, autrement dit, de la capacité de la nouvelle recrue à s'adapter à la formation, à sa discipline, à son emploi du temps régulier et à la charge de travail qu'elle demande. Des difficultés scolaires peuvent éveiller le soupçon chez les recruteurs qui cherchent alors, comme le narre le responsable du recrutement du centre, à éprouver la compatibilité de l'aspirant avec les contraintes de la formation :

« Ses notes scolaires aussi sont importantes, son attitude... Parce que bon, si c'est pour prendre un gamin qui fait pas d'efforts non plus à l'école et tout, on fait attention aussi. Même si ça commande pas. Ça ne commande pas, mais celui-là, on le reverra [jouer]. On le reverra et on le mettra dans des conditions un peu plus difficiles. On peut le voir à un tournoi sur deux, trois jours, voir comment il se comporte sur deux, trois jours avec un groupe, le soir. C'est des choses qui peuvent te renseigner. »

Comme le suggère cet agent du centre, le critère scolaire reste toutefois second, un « facteur limitant » selon les mots du responsable de la préformation. Le domaine scolaire est observé par les recruteurs de manière nettement moins systématique que ne l'est le terrain sportif et, surtout, il est principalement employé pour départager des recrues potentielles qui ont des compétences footballistiques égales. Ceux qui répondent mal aux attentes scolaires ont donc des chances d'être sursélectionnés sportivement, c'est-à-dire de devoir compenser leurs difficultés scolaires par des qualités footballistiques supérieures.

Les jeunes qui ont éprouvé des verdicts scolaires négatifs ne sont, toutefois, pas absents du centre de formation. Neuf, soit environ un cinquième des joueurs rencontrés, sont dans ce cas.

La fabrique des footballeurs

Tous issus des milieux sociaux les plus distants de l'univers scolaire (membres des catégories populaires ou petits indépendants), ils ont souvent le sentiment de ne pas « être faits » pour l'école. On comprend dès lors que, portés par leurs faibles espérances scolaires, la voie sportive leur soit apparue comme une voie de salut possible, susceptible de les faire échapper, pour partie, aux dégradations symboliques que leur imposait le monde scolaire. Pour eux, l'appétence sportive s'est aussi construite très tôt « contre » l'école, et leurs difficultés scolaires semblent, à leurs yeux, renforcer le bien-fondé de leur passion sportive. Le parcours de Claude, par exemple, est révélateur de ce type d'articulation. Il a grandi, en grande partie, auprès de sa mère aide-soignante et de ses quatre frères et sœurs dans plusieurs quartiers de grands ensembles. Alors que sa situation scolaire se dégradait (redoublement de la troisième, échec à l'examen du BEP), il a vu l'opportunité de cette formation comme une « chance » d'autant plus miraculeuse qu'elle était exceptionnellement tardive (à 18 ans). Il a pu alors signer son contrat de formation, « les larmes aux yeux » selon le recruteur du club. Son implication et son investissement particulièrement importants lors des entraînements (« il est toujours à fond », souligne son entraîneur) portent la trace de cette arrivée tardive et sont le fruit des preuves qu'il pense devoir donner. Si la longueur de l'entretien réalisé avec lui (environ quatre heures) est assez exceptionnelle, c'est aussi en raison de ce désir de démontrer sa bonne volonté, de répéter régulièrement qu'il travaille plus que les autres, recrutés plus tôt que lui. Son engagement sportif doit se comprendre aussi en relation avec son déclin scolaire qui lui fait vivre sa formation comme une chance face à sa famille (« Si j'y arrive, ça sera surtout pour montrer à ma famille que j'ai travaillé, que c'était pas pour rien », me dit-il) et une occasion d'éviter, comme il dit, les « galères » de son « quartier » (un de ses frères a connu la prison), de retomber de « l'autre côté » :

« Je suis jeune, j'ai que, je viens d'avoir mes 19 ans, mais voilà, c'est un petit vécu, mais j'ai déjà un petit goût de l'autre côté quoi [...]. J'ai pas envie de bifurquer à droite, à gauche par les sentiments, en fait. Moi, quand je rentre chez moi, le week-end, c'est la réalité hein, je suis rentré ce week-end, j'ai vu mes amis, ils étaient où pff... Y a pas de mot. Travaille. Inch Allah ça viendra. »

Sa « rage » de réussir prend donc sens dans cet itinéraire scolaire et social qui lui donne le sentiment que la formation footballistique constitue une nouvelle chance.

Les conditions sociales de la vocation

Les parcours scolaires antérieurs des jeunes footballeurs sont donc divers. L'abondance des cas d'apprentis qui n'ont pas connu une scolarité heurtée et qui ne perçoivent pas le football comme le synonyme d'un désintérêt scolaire renforce l'intérêt qu'il y a à comprendre la socialisation sportive qui génère de telles aspirations. On voit bien, dans leur cas en particulier, que l'orientation sportive ne peut se résumer à un simple calcul d'un profit compensatoire espéré, mais qu'elle suppose au contraire une longue conversion à la chose footballistique.